

Les motivations de l'alpiniste

Par Bernard AMY

Août-Octobre 2014

Une vie d'adulte se construit
sur une géographie d'enfant. (Michel Pierre)

J'ai plus de plaisir à comprendre les hommes
qu'à les juger. (Stefan Zweig)

La question des motivations

La question des motivations des pratiquants des sports de montagne a toujours hanté et continue de hanter tous les discours sur l'alpinisme et la haute montagne. Elle ne concerne pas que les pratiquants de haut niveau. Même les randonneurs qui pensent ne pas faire d'alpinisme courent des risques, comme le montrent les nombreux accidents mortels sur des sentiers de montagne.

Pour le grand public, ces motivations sont incompréhensibles : « Pourquoi ces gens vont-ils gratuitement risquer leur vie dans une activité aussi dangereuse ? » Et tant que les pratiquants de la montagne n'auront pas convaincu le grand public, leurs activités ne seront pas considérées comme des activités sinon « socialement utiles », du moins « socialement acceptables ».

Le problème est que la plupart des témoignages sont fondés sur de fausses explications («... parce que ça me fait plaisir ».

Soit, mais pourquoi cela vous fait-il plaisir ? « pour me sentir libre de le faire ». Soit, mais en quoi risquer sa vie rend-il libre ?), sur des pirouettes verbales peu propres à convaincre (« j'escalade les montagnes parce qu'elles sont là », « l'alpinisme est une conquête de l'inutile ») ou sur des fausses réponses qui ne sont que des manières de fuir la question (« Ce que nous vivons là-haut ne peut être expliqué. Que ceux qui veulent comprendre nous rejoignent en montagne et viennent y vivre les émotions que nous y trouvons.)

L'alpiniste anglais G.W. Young appelait, en 1955 déjà, à plus de « sincérité en littérature alpine »(1) : « ... jusqu'à ce qu'il y ait des hommes capables de dire avec profondeur ce que leur apportent le danger et la souffrance, jusqu'à ce qu'il y ait des hommes capables de décrire avec sincérité la beauté qu'ils ont vue et la joie éprouvée, il n'y aura pas de récit de course qui soit, aux yeux de ceux qui ont partagé cette expérience, le miroir fidèle de la vérité, et aux yeux des autres la justification valable de notre passion »

Mais pour vraiment convaincre, il faudrait aller jusqu'au bout de cette sincérité souhaitée par G.W. Young. Dire les beautés et les joies de la montagne ne suffit pas à expliquer la passion de l'alpinisme. Il faut tenter de comprendre ce qui profondément pousse certains à risquer leur vie en montagne.

La question ou les questions ?

Les motivations personnelles de l'alpiniste peuvent varier au cours de sa vie. De fait, la question habituelle : « Qu'allez donc vous faire là-haut à risquer votre vie ? » devrait se décomposer en trois questions :

1 - comment et dans quelles circonstances avez-vous été conduit à découvrir la montagne

2 - pourquoi êtes-vous « entré en alpinisme », pourquoi, une fois connue la réalité de cette activité et ses dangers, avez-vous décidé d'en faire une passion.

3 - pourquoi, après tant d'années, continuez-vous ?

Les réponses à la première question éclairent peu les motivations profondes. Ce sont en général des explications très classiques évoquant des vacances familiales à la montagne, un groupe d'amis proposant de se joindre à eux ou une rencontre avec des membres d'un club alpin. Il faut mettre à part le cas de ceux qui pratiquent l'alpinisme parce qu'ils ont grandi dans une famille de montagnards au sein de laquelle il n'était pas envisageable de ne pas aller en montagne (enfants de guides ou de parents alpinistes passionnés). Leur cas est cependant moins neutre qu'il le paraît. En les observants, on découvre souvent une très forte influence des parents, ne serait-ce qu'à contrario par la volonté inconsciente de vouloir faire mieux qu'eux.

La découverte de la montagne n'est pas toujours celle de l'alpinisme. On peut avoir connu les plaisirs et les beautés de l'expérience du milieu montagnard sans pour autant en avoir affronté les dangers comme le fait l'alpiniste qui s'engage corps et âme dans une course d'altitude. Bien souvent l'expérience décisive est celle de la première course ou de la première escalade vécue comme un véritablement basculement dans l'existence. « L'expérience engagée, écrit le guide et philosophe Alain Ghersen (2), est potentiellement un hapax existentiel dans le sens où l'événement dont on provoque le surgissement peut être suffisamment puissant existentiellement pour qu'il marque une césure dans une trajectoire de vie [...] L'individu peut être suffisamment marqué pour ressentir nettement un avant et un après. » Et A. Ghersen cite l'alpiniste Robert Flematti : « Ce que j'avais

vécu pendant cette course en montagne était nouveau. Quelque chose avait changé en moi [...] Je m'étais frotté au risque et ça m'avait tellement plus, que je n'attendais qu'une chose : recommencer ».

Dans son livre *La vie à pleines mains* Jean-Marie Choffat évoque ce qu'il a ressenti lorsqu'il a découvert l'alpinisme à Chamonix à l'âge de quatorze ans : « Un sentiment d'une puissance phénoménale, un véritable électrochoc. Il n'y avait là absolument rien de paralysant, bien au contraire [...] L'alpinisme m'offrait une opportunité unique de me prouver que je n'étais pas comme les autres ».(3)

Pourquoi se lance-t-on dans l'alpinisme ?

Ces explications ne disent pas pourquoi, une fois la montagne découverte, on y est retourné malgré ses dangers, et l'on a fait de l'alpinisme une passion.

Les alpinistes ont rarement cherché à analyser vraiment leurs motivations, sans doute parce que leur pratique de la montagne leur tient lieu d'analyse. Le plus souvent ils se sont contentés de décrire les beautés de la nature sauvage et les plaisirs des exercices physiques qu'elle permet de vivre. Cependant, en observant le petit milieu de la montagne et en tentant de lire entre lignes les innombrables pages consacrées au monde de l'altitude, on trouve quelques explications dominantes. Elles sont pour la plupart d'ordre ontologique, largement liées à l'histoire personnelle des pratiquants.

Bien entendu, les motivations personnelles diffèrent d'un alpiniste à un autre. Mais bien souvent elles sont liées à des difficultés psychologiques. L'alpiniste Robert Paragot a expliqué un jour que « la montagne l'avait aidé à se construire ». Il ajoutait : « Sans elle, je serais peut-être

devenu loubard » (4). Jean-Marie Choffat, évoque la même trajectoire (3). Pour l'écrivain, grand reporter et correspondant de guerre Olivier Weber, « la montagne a été une porte de rêve, d'évasion et d'espérance dans une enfance chaotique [...] Cette expérience m'a vraiment aidé, structuré » (3). Et dans un débat suscité par les accidents de montagne et les risques pris par les alpinistes, le grand amateur de ski alpinisme Philippe Traynard déclarait : « Il vaut mieux qu'ils soient là-haut en montagne qu'à boire dans les bistros ».

Dire que la montagne a aidé à se construire, c'est admettre que l'on avait besoin d'une aide, et donc qu'il y avait un problème.

Quelques auteurs ont effleuré le sujet. Dans l'introduction de son manuel technique « Neige et Roc », Gaston Rébuffat se contente de déclarer que « la jeunesse pour vivre doit avoir un grand désir » (5). Il n'est pas allé plus loin dans cette explication, et a préféré s'en tenir à ce que le guide Lionel Terray appelait « une conception angélique de la montagne ».

Avant lui, en 1931, Pierre Daloz, dans un texte célèbre, « Zénith », en disait un peu plus sur ses motivations et celles de ses amis alpinistes (6). « Notre jeunesse, écrivait-il, fut troublée par un appel mystérieux qui n'était pas celui de l'amour [...] Pour les voluptés souveraines de l'altitude, nous délaissâmes les jeux de la jeunesse, nous retranchâmes de nous tout le sensible et le féminin, décidés à rester forts et intacts, soucieux de nous préserver de corps et d'âme contre les défaillances de la chair et le commerce des hommes qui avilit [...] A la sérénité de l'altitude, nous avons demandé l'apaisement de notre vingtième année ».

Le grand alpiniste Walter Bonatti dans son livre « A mes montagnes » paru en 1962 a été un peu plus explicite en

parlant sans détour de problèmes psychologiques (7). Il évoque la période qui a précédé sa célèbre première ascension en solitaire du pilier sud-ouest de l'aiguille du Dru au-dessus de la vallée de Chamonix, au mois d'août 1955 après plusieurs tentatives avortées : « Été 1953, année riche, pour moi, en victoires alpines, mais aussi en déboires d'ordre spirituel [...] L'été 1955 me trouve dans un état de profonde dépression psychologique. Je voudrais oublier cette parenthèse du K2 ... et je voudrais effacer en moi à jamais le souvenir de la terrible nuit de bivouac à 8000 mètres, ce cauchemar qui ne cesse de jeter le désordre dans mon esprit ». Au mois de juillet 1955, une seconde défaite le « plonge dans un profond abattement moral. Ce n'est rien d'autre, en fait, que la dernière goutte fatidique, celle qui fait déborder le vase trop plein des amertumes, des désillusions progressivement accumulées en marge de la conquête du K2. Il y a longtemps désormais que cette crise se prolonge. Depuis un an, on peut dire que je ne crois plus à rien ni à personne. Je suis nerveux, irascible, dégoûté, désorienté, sans idéal, parfois désespéré ... En somme, je me sens étranger aux autres et à moi-même.

« Et puis un jour, enfin, c'est la résurrection. Un jour, sans crier gare, *comme une folle idée enfantée par la dépression morale*, l'envie me vient de retourner au Dru, de le vaincre tout seul ».

Plus près de nous, le grimpeur Bruno Fara déclarait plus brutalement dans un débat : « L'escalade sur terrain d'aventure en haute montagne ne s'apprend pas dans une école d'escalade. Pour aimer ça, il faut avoir une vieille névrose à extirper ! » Xavier Fargeas, alpiniste et médecin psychiatre, disait à peu près la même chose quand il déclarait que « le massif du Mont-Blanc est l'hôpital de

jour ». Pour qui connaît le milieu des alpinistes de haut niveau et des réalisateurs de premières ascensions, on ne peut qu'aller dans le sens de X. Fargeas, mais sans doute pas aussi loin. Il y a dans ces déclarations une bonne part de provocation. Elles ne sont pourtant pas sans fondement. Elles rejoignent une déclaration de l'alpiniste Reinhold Messner à propos de l'alpinisme de très haut niveau : « Aujourd'hui, avec les nouveaux matériels et les méthodes d'entraînement, il est relativement facile d'être au top niveau de l'alpinisme. Mais pour être au-dessus de ce top niveau, il faut être égocentrique, asocial, invivable, certains diraient fou. » (8)

Très récemment, plusieurs auteurs ont abordé la question des motivations profondes des pratiquants de la montagne. Dans son livre « Libres comme l'air, du rideau de fer aux neiges de l'Himalaya », l'alpiniste et écrivain Bernadette McDonald raconte l'histoire de l'alpinisme polonais au cours des années 1970 et 1980 (9). Elle essaie surtout de comprendre la folle témérité et l'engagement parfois délirant des alpinistes les plus connus : « [dans une société verrouillée par le communisme], ils se tenaient à l'écart de leur environnement malsain et abandonnaient leurs projets de carrière. Ils canalisèrent leurs frustrations et leurs énergies réfrénées vers un amour passionné pour la montagne et l'aventure »

Cette explication rejoint celle que donne le grimpeur américain Steve Roper dans son livre *Camp 4* qui retrace l'histoire de l'escalade sur les parois de la vallée du Yosemite en Californie (10). « Je me suis souvent demandé, écrit-il, pourquoi un groupe de jeunes gens non-conformistes, pour la plupart au début de leurs vingtièmes années, en sont venus à consacrer autant de temps à la Vallée au début des

années 60 ». La première explication qu'il avance tient dans le mot clé « révolte ». « Beaucoup d'entre nous ont vu les années 50 et 60 comme une époque au cours de laquelle le monde – et plus particulièrement notre pays – s'est égaré. Nous avons vu grandir le matérialisme et l'autosatisfaction pendant les années Eisenhower. John Kennedy a donné à la jeunesse un peu d'espoir, mais les événements de Dallas ont désespéré cette même jeunesse. Un poste militaire avancé nommé Vietnam s'est imposé de force à une psyché nationale qui n'en voulait pas. Ce fut une période où il était difficile d'être fier de son pays. Peut-être nous sommes-nous rapprochés des parois parce que nous ne voulions pas rejoindre le courant principal de notre société. Nous, les rats des falaises de la Vallée, pendant les années 60, avons été en majorité des jeunes gens qui avaient abandonné les études, qui n'avaient nulle part où aller, et qui voulaient aller vite. Des gens intelligents habitaient le Camp 4 - et aussi un nombre égal de pseudo intellectuels. »

Dans sa biographie de l'alpiniste Pierre Beghin (11), François Carrel interroge sa femme, Annie Beghin, pour essayer de comprendre l'acharnement sportif de son mari : « Pierre, dit-elle, souffrait d'une névrose jamais résolue. Il avait un trou noir en lui qui le poussait vers l'Himalaya ». Comme Xavier Fargeas, elle soupçonne « qu'il y avait dans cette névrose de Pierre quelque chose lié à son frère aîné disparu, ce bébé malade né et mort avant lui, celui dont on ne parlait jamais ».

Dans de nombreux cas, l'explication est dominée par l'image du père soit dominateur soit absent ou mort en montagne. Le journaliste Charlie Buffet, dans sa biographie d'Erhard Lorétan, tente, lui aussi, de comprendre l'acharnement de cet himalayiste hors du commun (12). Après avoir qualifié l'homme des quatorze 8000 de « héros vulnérable, être

droit, vrai, sauvé par sa passion pour la montagne », il écrit : « Erhard a huit ans quand ses parents se séparent [...] Une seule fois, le père accueille ses fils en vacances, puis silence radio pendant des années [...] Son frère Daniel pense que le départ de son père a fait d'Erhard « un écorché vif », que ses premières prouesses en montagne avaient pour but d'attirer l'attention de ce père absent ».

Il n'est pas besoin que l'aventure relève du grand alpinisme pour que l'image du père y joue un rôle. Dans des livres récents à succès (12 bis), deux hommes, qui se présentent comme de modestes randonneurs, racontent deux grandes marches au long cours dans lesquelles ils se sont lancés sans savoir s'ils seraient à la hauteur de leur ambition, et qui représentaient pour eux un véritable défi. Il est intéressant de noter que dans l'introduction de chaque livre, l'auteur évoque la mort plus ou moins récente de son père.

Parmi les analyses psychologiques récentes, il est intéressant de noter celle menée par le guide et psychanalyste Emmanuel Ratouis auprès de plus de 150 guides (13). Pour lui, l'une des clés d'explication réside dans la psychogénéalogie. E. Ratouis aide ses clients à « chercher dans les drames familiaux cachés la clef de leurs démons des cimes. Les prises de risque de toutes sortes ont souvent des liens avec les histoires familiales. Nous ne sommes pas toujours aussi maîtres de nos engagements ou de nos passions que nous le croyons ». E. Ratouis a souvent retrouvé dans ses analyses le problème des relations avec un père présent ou absent.

Un problème fréquent

Les problèmes psychologiques sont bien sûr très variés. Mais si l'on observe que l'âge moyen « d'entrée en alpinisme » et d'engagement dans les courses de haut niveau se situe entre

25 et 30 ans, et concerne surtout des hommes, on comprend qu'un autre problème courant pour lequel on demande « l'aide » de la montagne, le « secours de la montagne », est celui du passage à l'âge adulte par l'acceptation de la puberté et de la séparation d'avec l'univers féminin du gynécée. Elisabeth Badinter a bien montré que ce passage, qui pour la fille se fait dans une continuité de sa propre nature, constitue pour le garçon une véritable et parfois dramatique rupture (14). « Elle apprend à *être*, lui apprend à *réagir* pour pénétrer dans le monde des hommes ». Dans certaines sociétés, l'apprentissage de la nouvelle virilité se fait dans la « maison des hommes » où l'adolescent est soumis à des épreuves initiatiques, dont certaines sont d'ordre sexuel. Dans d'autres, c'est la guerre qui permet de devenir un homme. Dans tous les cas, c'est l'affrontement du risque mortel qui donne au garçon la certitude qu'il a su effectuer le grand passage. Pour beaucoup de jeunes alpinistes, la montagne n'est pas tant « l'hôpital de jour » de Xavier Fargeas que plutôt la « maison des hommes » des ethnologues. Et pour certains, un succédané du champ de bataille (Pierre Dalloz encore, dans *Zénith* : « Voués à la guerre ... nous étions prêts depuis de longs mois à des actions que notre imagination avait parées de danger et de gloire ... Le canon de l'armistice nous apprit que nous étions sauvés de corps. D'autres que nous eurent la liberté d'en ressentir soulagement et joie ! Trop d'énergies retombaient en nous, désormais sans emploi ... La montagne nous fut révélée au moment de notre plus urgente nécessité ... Elle nous fut un moyen de nous hausser au niveau de notre rêve, de nous prouver notre valeur et, contre l'événement qui nous avait privés de la guerre, une permission de goûter aux plaisirs exaltants de la vie héroïque ».)

La rupture d'avec le monde féminin qu'enseigne l'expérience de la maison des hommes conduit souvent à une rupture dans les relations avec les femmes. Elle se traduit par une peur de la femme que l'on retrouve dans le machisme des alpinismes, et même parfois dans leur misogynie.

C'est n'est pas par hasard que Steve Roper, quand il cherche à comprendre l'engagement des grimpeurs californiens, en arrive à évoquer le problème de leur relation avec les femmes (10). Après avoir constaté que tous les grimpeurs évoqués dans son ouvrage sont des hommes, il réalise qu'il lui faut aller plus loin que l'explication purement sociologique et politique, et s'intéresser aux motivations très personnelles de ses héros. Certes il le fait par euphémisme, mais il le fait : « Peu parmi nous auraient pu être considérés comme névrosés, mais il ne fait pas de doute que nous étions socialement limités (Roper utilise le mot *backward*). L'un de nous demanda une fois autour d'un feu de camp : « Qui ici est jamais allé danser ? » Une douzaine de grimpeurs – en forme, pas particulièrement laids, pour la plupart des jeunes mâles vierges – ont longuement réfléchi à cette question. L'un d'eux, finalement, s'est lancé : « Je suis allé une fois au bal de mon école, mais je n'ai pas dansé ». Ces mêmes rebelles anticonformistes étaient pourtant les grimpeurs les plus doués du monde. »

Pour le jeune homme vierge dont parle Roper, le problème premier à résoudre est celui de la relation avec la femme, et donc de l'expérience sexuelle et de la peur qu'elle engendre. Cette peur peut être la peur de l'échec qui engendre une tendance à l'échec (quelques alpinistes écrivains ont évoqué leurs difficultés avec les femmes, voir par exemple *Nil, sauve-toi !* (15) dans lequel Jean-Michel Asselin raconte l'histoire d'un alpiniste « qui se bat contre son passé sans

avoir d'autre choix que celui de gravir le plus haut sommet du monde. Son échec amoureux, sa longue dérive lui ont imposé cette voie étrange [qui le ramène vers] l'impossible terreur qui lie à jamais les hommes et les femmes ». La peur peut aussi être celle des pulsions favorisées par l'expérience de la maison des hommes, et en particulier les tendances homosexuelles (voir le livre *La sortie des cimes*, (16) dans lequel l'himalayiste Marc Batard fait son coming-out et déclare accepter son homosexualité pour trouver la sérénité que ne lui a pas apportée l'alpinisme).

Le problème de la relation avec les femmes est bien illustré par le cri du coeur de l'alpiniste débutant et pourtant vainqueur de l'Everest, Nadir Dendoune, au cours d'une interview : « Vous savez, c'est moins dur de faire l'Everest que d'être bien avec une nana ! » (17)

Mais dans une majorité de cas, la relation avec les femmes, quand elle a été l'élément déclenchant de l'engagement dans l'affrontement avec les dangers de la haute montagne, est soit oubliée soit rejetée. Ce rejet peut devenir caricatural. L'alpiniste Roger Duplat, disparu en Himalaya sur la Nanda Devi, avait écrit un poème que ses amis ont publié à leur retour d'expédition (18). Il y adresse son testament à son « vieux camarade de cordée ». Et il lui demande, non seulement de dire « à son père qu'il était un homme », mais aussi et surtout de dire à « sa femme [qu'il] lui souhaite de vivre sans [lui] / Comme il a vécu sans elle ». Un autre alpiniste de haut niveau aujourd'hui disparu faisait de grandes déclarations d'amour à sa montagne préférée qu'il présentait comme son « amante », en public ... et en présence de sa femme.

Les allusions aux problèmes d'ordre sexuel sont parfois explicites, souvent là aussi de façon caricaturale. C'est le cas

par exemple de bon nombre de noms de voies d'escalade soit grivois soit franchement sexuels.

Les femmes dans l'alpinisme

Il va de soi que la montagne est la maison des hommes pour les jeunes hommes qui doivent affronter l'âge adulte. Pourtant, même si le monde de l'alpinisme est essentiellement masculin, on trouve aujourd'hui de plus en plus de femmes qui pratiquent l'alpinisme à un très haut niveau. Est-ce pour entrer dans la maison des hommes et y « faire l'homme » ? Certains alpinistes veulent le croire. Il est plus vraisemblable que cette entrée des femmes dans un domaine jusqu'ici totalement masculin résulte en grande partie de l'idéologie de la ressemblance (14) qui influence fortement notre société occidentale actuelle.

Les femmes abordent la montagne et conçoivent l'alpinisme d'une manière assez différente de celle des hommes (on n'a jamais entendu une femme dire d'un sommet qu'il est son amant). « La femme, déclarait la guide Sylvianne Tavernier, a une autre approche de la montagne en ayant pourtant le même type d'objectif et le même type de résultat. Je pense qu'elle a tendance, comme dans la vie courante, à *composer avec l'adversaire tandis que l'homme s'oppose*. La montagne n'est pas une rivale mais une complice... Un passage, je le négocie différemment, nous avons cela dans les gènes, nous percevons autrement le monde qui nous entoure. L'homme, dans son subconscient, ne peut admettre que ça va lui résister encore moins s'il est entraîné. *coûte que coûte, il passera...*”(18 bis)

Mais il n'y a aucune raison de penser qu'elles n'y seraient pas poussées, comme les hommes, par quelques difficultés intérieures à surmonter. Que l'on soit homme ou femme, la haute montagne est un monde étranger. Et, comme le

remarquait Michel Onfray, « l'étrangeté du monde condamne à se satisfaire de la familiarité la plus immédiate, celle que tout un chacun entretient avec son tréfonds » (19).

Le problème du libre arbitre

Que l'on soit homme ou femme, toutes ces données, qui laissent penser que c'est l'inconscient qui dicte aux alpinistes le désir de gravir les sommets, posent le problème du libre arbitre, et par là même celui de la liberté que revendiquent les alpinistes tout autant que les marins, parfois de manière obsessionnelle (39). Cette liberté est peut-être illusoire. Pourtant le sentiment de liberté est en montagne encore plus nécessaire que dans la vie courante. « Il semble important, écrit Alain Ghersen, de diffuser une parole qui accorde un certain primat à la liberté, entendue comme étant consciente d'elle-même, dans le fait de vouloir grimper sur une montagne. »

En fait, il n'y a pas antagonisme entre les deux points de vue déterministe et libertaire. Considérer que l'engagement dans l'alpinisme résulte d'un déterminisme inconscient n'empêche pas que l'autonomie de l'alpiniste et l'affrontement du risque inhérent à la haute montagne donnent un profond sentiment de liberté, d'ailleurs nécessaire pour pouvoir agir le plus efficacement possible.

Beaucoup, comme Alain Ghersen, « ont du mal à considérer que nous soyons complètement étrangers à nos propres désirs, comme s'« ils » décidaient à notre place. » Pourtant toutes les données actuelles de la neuropsychologie montrent que ce sont nos « désirs » qui décident pour nous. La prise de conscience, que nous transformons en décision parce que nous avons besoin de croire que nous avons décidé, vient toujours quelques centaines de millisecondes

après les ordres moteurs qui suscitent nos actions ou les manifestations somatiques de nos émotions. (20)

Cela ne veut pas dire que nous sommes "étrangers à nos désirs", tout simplement parce que *nous sommes nos désirs*". Ce sont eux qui "décident" - mais que veut dire décider ? Pourtant, puisqu'ils nous constituent, c'est bien nous qui agissons et qui sommes donc responsables de ce que nous faisons en nous disant que nous l'avons décidé.

Les Grecs anciens ignoraient le concept de libre arbitre inventé par Saint Augustin pour des raisons théologiques. Pour eux, l'homme était mené par son destin. Mais ils faisaient bien la distinction entre l'homme libre et l'homme asservi. Ils considéraient que c'était les dieux qui nous dictaient nos actes, mais en même temps, puisque c'était nous qui avons agi, ils nous considéraient comme responsables de ces actes.

Cela ne veut pas dire que nous n'avons aucune liberté, aucune "marge de manoeuvre". La nature nous a doté d'un cerveau caractérisé par ce que l'on appelle la plasticité neuronale. Nous pouvons apprendre, c'est-à-dire tirer les leçons de nos actes et éventuellement modifier nos désirs et nos réactions. Notre liberté, c'est de pouvoir ne pas réagir à une situation comme nous l'avons fait la fois précédente. (Reste bien sûr le problème de savoir si nous "décidons" ou non d'apprendre quand nous apprenons !)

Déterminé dans sa passion, l'alpiniste est libre dans l'action. Sur sa montagne, les choix ne dépendent que de lui-même, et par là même ils le rendent responsable de ce qu'il fait. Déterminé, il a la liberté de la responsabilité. Et cette liberté réside dans la solitude de sa pratique.

Revendiquée par bon nombre d'alpiniste, la liberté n'est pas pour autant l'exigence de tous les alpinistes. Les clubs et les fédérations font la promotion d'un alpinisme autonome et

responsable. Le problème est de savoir si les pratiquants veulent vraiment prendre des risques en toute autonomie. C'est loin d'être le cas. Un extrait d'une interview de Boris Cyrulnik éclaire bien cette question. Elle montre pourquoi des gens recherchent l'insécurité et d'autres au contraire la quiétude de la sécurité.

"... Ceux qui parmi nous ont le plaisir d'explorer le monde, d'inventer des technologies, des idées nouvelles, sont ceux qui se sentent auteurs, acteurs de leur devenir. Les autres sont ceux qui se sentent tranquilisés par une représentation : l'ordre règne, notre voie est tracée, on sait où est le bien, le mal, ce qu'il faut faire et ne pas faire [...]Ceux qui se disent acteurs de leur développement considèrent qu'il y a une part de liberté en nous, tandis que les autres prennent plaisir à une forme de soumission sécurisante. Quand ces deux conceptions contraires de l'existence s'opposent, le conflit se joue sur les sentiments, et ce ne sont pas des arguments rationnels qui peuvent l'apaiser ».

« L'angoisse de la liberté n'est qu'une tendance psychologique. Nos enquêtes sur l'attachement nous montrent qu'autour des deux tiers des individus, toutes cultures confondues, vivent en ayant acquis un "attachement sécurisant". Ils aiment en général se sentir responsables. C'est souvent angoissant, mais ces personnes apprécient cette angoisse, car elle leur laisse une part de liberté qui leur procure du plaisir. Mais un tiers des adultes et des enfants ont, eux, acquis un attachement "insécurisant". Ceux-là, pour arriver à se sentir en sécurité, ont besoin de conditions qui peuvent ressembler à la prison ! Un exemple célèbre : Nietzsche, à la fin de sa vie, a demandé à faire retirer tous les meubles et objets de la chambre qu'il occupait dans une clinique. Quand sa chambre a ressemblé à une cellule, il s'est exclamé : "Enfin libre !" Il

s'était débrouillé pour éliminer toute angoisse de devoir faire un choix. Cet artifice, on le retrouve chez les militaires souvent, les hauts fonctionnaires parfois, et chez les gens qui choisissent leurs "chaînes" [...] De fait toutes les religions font appel à la soumission.

La troisième question

Beaucoup trouvent dans la pratique des sports de montagne un équilibre psychologique qui, sans forcément effacer leur problème, leur permet de « vivre avec » dans un alpinisme apaisé. Ils ressentent la pratique de la montagne comme une « réponse débarrassée de sa question », pour reprendre l'expression employée par René Char à propos de son expérience, tout aussi dangereuse, de la résistance.

D'autres - ils ne sont pas rares, comme le montre la fréquentation du milieu des sports extrêmes (21) - ne cessent de courir un apaisement pour eux chimériques, et vivent sans fin un alpinisme compulsif. Le guide François Marsigny a parlé, à leur propos, de « serial climber ». L'expression a été reprise dans le titre du livre de l'alpiniste Mark Twight « *Kiss or kill : confessions of a serial climber* » (22). L'auteur explique sans détour son addiction pour les pratiques extrêmes : « I call myself a climber because climbing made me who I am. The more and harder I did it the better I became. [...] Punk rock attitude influenced my climbing as well as my writing. »

Beaucoup d'alpinistes compulsifs cherchent en fait à revivre l'éblouissement de leur première course. Comme Don Juan essayant désespérément de retrouver à travers toutes ses femmes l'image de sa première conquête, l'alpiniste tente de faire de chaque course la répétition d'une première expérience par essence unique. La comparaison avec le donjuanisme n'est pas fortuite : bien des alpinistes

passionnés ont expliqué que l'on peut aimer une montagne comme une femme, voire, nous l'avons mentionné plus haut, comme « sa maîtresse ».

Ce type d'alpinisme peut devenir une addiction. Celle-ci pousse à une surenchère dans la prise de risque, qui conduit certains à leur perte. Au cours de sa formation, il est important que l'alpiniste apprenne à prendre conscience de cette addiction et à reconnaître le seuil à ne pas franchir.

Dans tous les cas, il reste à répondre à la troisième question, celle qui fait se demander non ce qui pousse un individu à demander l'aide de la montagne, mais ce que la montagne lui offre qui pourra l'aider, tout ce qu'il y trouve et le pousse à y retourner.

Les apports de la montagne ont été largement décrits par la littérature alpine. Le premier est sans doute l'intensité de l'action à laquelle oblige l'expérience de la haute montagne. Elle focalise toute l'attention du grimpeur sur les gestes à accomplir et l'observation du milieu dans lequel il évolue, et ce faisant lui permet un oubli total de ses inquiétudes. « Le vide est la solution, en soi et autour de soi, écrivait une alpiniste qui parlait aussi de « libération, d'instant de grâce atteints par la prise de risque » (23).

Heureusement cependant, l'alpinisme n'est pas seulement cette fuite loin du monde et de soi-même. Une bonne partie de sa richesse réside dans ce que l'on peut appeler les valeurs ajoutées des pratiques de la montagne :

- plaisirs esthétiques suscités par les beautés du monde de l'altitude (Voir les livres de Gaston Rébuffat)
- valeurs de l'effort sportif et de la maîtrise technique
- émotions liées au sentiment de plénitude et à la découverte des limites psychologiques

- solidarité de la cordée, et reconnaissance sociale du groupe de pratiquants
- impression de fusion avec la pleine nature et l'univers minéral de la montagne
- expériences d'états psychiques visionnaires (24)
- courage de la prise de risque raisonnée et assumée
- développement de l'esprit d'entreprise et d'initiative
- apprentissage de l'autonomie et de la responsabilité ; sentiment de liberté
- recherche des limites physiologiques, découverte de l'endurance physique et de la persévérance
- sentiment de resourcement physiologique et psychologique que certains vont jusqu'à voir comme une purification et un rachat (25) ; renforcement de l'estime de soi (26)

Tous ces apports de la haute montagne sont autant d'états qu'elle offre à celui qui souhaite y trouver un équilibre et, pour reprendre l'expression employée par Robert Paragot, s'y construire. *L'aspect paradoxal de ces aides est qu'elles ne sont utilisables qu'en acceptant de risquer sa vie, alors même que bon nombre d'entre elles peuvent être trouvées dans d'autres pratiques sportives, voire dans d'autres activités bien moins risquées.* Dans un ouvrage sur l'alpinisme (27), Anne-Laure Boch remarque qu'en montagne « l'altérité de la nature est affrontée, et devient source de développement du moi ». Il se trouve que ce livre a été publié dans une collection où l'on trouve un autre ouvrage consacré, lui, à la grande randonnée, pratique beaucoup moins dangereuse que l'alpinisme. L'auteur, Sébastien Jallade, écrit que « en quête de liberté, l'homme à l'épreuve de la route répond à un appel qui lui permet de s'ouvrir à l'altérité et de mieux cerner sa propre identité » !

Et même si l'on croit que le « développement du moi » doit passer par quelque épreuve du type ordalie (28), la montagne n'est pas le seul moyen. On peut s'en convaincre en lisant le beau témoignage d'Alain Montcouquiol sur la tauromachie, dont certaines pages pourraient être intégralement reprises au titre de l'alpinisme (29).

La question se pose alors de savoir ce que la montagne a en propre, quelle aide elle offre que l'on ne trouve pas dans d'autres activités et dans d'autres milieux de pratique. Pour répondre, il faut se tourner vers la dimension symbolique de la montagne.

Ce que l'alpinisme a en propre, c'est l'expérience mentale plus ou moins consciente des symboliques de la verticale, de l'ascension, de l'altitude et du vol. Le marin, le méhariste ou l'explorateur des forêts vivent des expériences très fortes qui précipitent en eux des impressions symboliques d'un autre ordre. Ils ont en commun avec l'alpiniste le fait de devoir partir puis de vivre des expériences difficiles dans des milieux parfois hostiles. Mais ce qu'ils ne vivront jamais au cours de leurs voyages, ce sont les émotions de l'ascension et de l'altitude. L'écrivain alpiniste italien Erri de Luca à qui l'on demandait ce que représentait pour lui l'escalade répondait : « Grimper, c'est tourner le dos à la mer ! ». Sa réponse était d'abord celle d'un Napolitain que la vie aurait dû conduire vers la mer. Mais elle disait figurativement beaucoup sur la singularité de l'expérience de la montagne comparée à celle du marin. Tourner le dos, c'est oublier, au moins momentanément. Grimper, c'est découvrir une expérience et des émotions qui ne rappellent en rien celles suscitées par la mer.

Les mécanismes neurologiques de la symbolique de l'ascension.

La particularité importante des mécanismes mentaux à l'oeuvre au cours d'une ascension est qu'ils sont inconscients et profondément inscrits dans nos structures cérébrales et nerveuses. Ils sont déclenchés sans que nous le voulions par chaque processus d'interprétation perceptive. Et pour les comprendre, il faut revenir sur la nature des traitements perceptifs effectués par le cerveau.

La multimodalité des traitements perceptifs.

Le cerveau est organisé en aires ou groupements d'aires dont chacune est spécialisée dans des traitements perceptifs propres. Ces aires sont interconnectées. À tous les niveaux de traitement, chaque aire effectue le traitement qui lui est propre sous l'influence des autres aires de traitements et en influençant ces dernières (30).

Cette multimodalité est automatique. Chaque arrivée d'une donnée perceptive déclenche une activité neuronale qui se propage automatiquement dans le réseau de traitement en allant déclencher de nouvelles activités très « profondément » dans le réseau. La métaphore possible est celle d'un ensemble de pages Web dont les liens hypertextes s'activeraient automatiquement en cascade à l'ouverture d'une de ces pages.

L'interaction des modalités sensorielles permet des échanges d'informations entre aires cérébrales qui permettent à leur tour une "intégration intermodale" des résultats des traitements (31). L'interprétation d'une information perceptive se fait toujours dans le contexte d'autres données sensorielles. En fait chaque information perceptive mobilise des neurones de différents circuits. Ces neurones se connectent et forment une sorte de vaste

assemblée neuronale qui « code » l'information. Et se souvenir, c'est reconstruire – de façon approximative - l'assemblée neuronale façonnée par tel ou tel moment du passé.

La prise en compte des différentes données sensorielles s'effectue au niveau des "aires associatives" qui constituent une partie importante du cerveau humain. Elles constituent un réseau réunissant plusieurs zones du cortex cérébral dans les régions préfrontales, frontales, fronto-pariétales et temporo-pariétales. Ce réseau permet l'intégration multisensorielle nécessaire au traitement perceptif "en contexte". Son activation est aussi corrélée avec l'émergence d'états conscients. (32)

Un cas particulier de traitement multimodal.

La multimodalité perceptive résulte sans doute d'une nécessité physiologique apparue au cours de l'évolution des espèces animales. Dans le cas de la vision, par exemple, il a fallu résoudre le problème de l'ambiguïté des images visuelles pendant les mouvements : quand l'image rétinienne se modifie dans l'oeil d'une proie, est-ce le prédateur qui bouge par rapport à la proie immobile, ou celle-ci qui bouge par rapport au prédateur, ou encore la proie immobile qui bouge sa tête ? Pour lever l'ambiguïté, la nature a choisi d'associer dans un même traitement :

- les données issues des aires visuelles
- les données du système vestibulaire de l'oreille interne qui renseigne sur l'équilibre du corps
- les données proprioceptives issues des muscles du cou qui renseignent sur les mouvements et la position de la tête.

Ce faisant, elle a introduit dans cette interprétation perceptive une donnée supplémentaire, celle sur l'inclinaison de la tête et du regard vers le haut ou le bas.

Cette donnée, à son tour, déclenche une symbolique inscrite dans l'esprit humain depuis des temps immémoriaux (sans doute depuis les débuts de la station debout puis de l'expansion de l'espèce humaine à la surface du globe), la symbolique du haut et du bas (33).

La verticalité définit une direction, mais aussi et surtout les deux extrémités de toute ligne verticale, le haut et le bas. L'homme debout sait intuitivement qu'il y a pour lui un haut et un bas, une partie du monde au-dessus de lui, une autre au-dessous de lui. Pour porter le regard sur ces deux parts du monde, il lui faut lever ou baisser la tête. Et dans les deux cas, toute l'interprétation de sa vision du monde, influencée par les muscles du cou, s'en trouve transformée

Valeurs symboliques du haut et du bas.

Au haut et au bas sont automatiquement attachés le grand et le petit, qui à leur tour sont attachés au positif, au supérieur et au négatif, à l'inférieur. Le haut implique la domination, le bas la soumission et l'obéissance. "La verticalité est qualifiée positivement, écrivait Samivel. Le grand est "mieux" que le petit, le haut est "mieux" que le bas. Ces jugements émanent du tréfonds de l'âme humaine, structurent l'espace, lui confèrent un sens positif ou négatif, se reflètent dans les métaphores courantes du langage, et colorent entièrement l'univers des mythes" (34).

On retrouve les jugements positifs ou négatifs sur le haut et le bas, dans le domaine des cartes géographiques qui ont un haut et un bas (on monte au nord, et l'on descend vers le sud), ou dans la volonté de certains départements français comme les Basses Alpes de changer de nom. Les marchands de véhicules 4x4 savent qu'ils ne vendent pas seulement de la puissance motrice, mais aussi un sentiment de puissance morale dû à la position élevée du siège du conducteur.

Et ce n'est pas un hasard si l'orateur se place sur une tribune, ou le roi sur un trône. Ils ont certes besoin que leur voix porte loin sur la foule. Mais en même temps, ils se sentent au-dessus de cette foule puisque pour la voir il leur faut baisser la tête. Quant au courtisan qui veut montrer sa soumission, il fait une révérence qui l'abaisse un peu plus. Les enfants plus que tout autres ressentent la domination des adultes puisqu'il leur faut lever la tête pour les regarder, alors même que ces derniers baissent la tête pour leur parler (Voir le mot anglais grown-up pour dire adulte).

Il faut insister sur l'importance de la pensée symbolique. Pour nos esprits cartésiens tenants du rationalisme, le rôle des mécanismes symboliques et métaphoriques peut paraître secondaire. Le croire, c'est ignorer la puissance de la pensée symbolique. Cette puissance est liée à l'automaticité de la multimodalité des traitements cérébraux. Tout traitement perceptif entraîne l'activation plus ou moins forte d'autres zones du cerveau, y compris dans les couches profondes de nos inconscients. Ce que Samivel appelle "l'interprétation poétique" est pour lui une démarche naturelle aux hommes. On peut la prendre à l'origine pour un mode fondamental d'investigation du réel, car d'un seul élan et par des voies strictement intuitives elle a su découvrir des solutions aux équations fondamentales indispensables à la survivance". L'historien des religions Mircea Eliade écrivait : « La pensée symbolique est consubstantielle à l'être humain : elle précède le langage et la raison discursive. Elle permet de mieux connaître l'homme, « l'homme tout court », celui qui n'a pas encore composé avec les conditions de l'histoire ».

Les figures mythiques de l'alpiniste.

Un des domaines privilégiés du déploiement de la pensée symbolique est celui des mythologies, et plus particulièrement pour nous, Occidentaux, celui de la mythologie de la Grèce ancienne. Ses figures archétypales ont été transmises par la culture de génération en génération. Aujourd'hui, malgré la distance historique, certaines d'entre elles continuent d'habiter nos systèmes de pensée et de représenter bon nombre de nos activités. L'alpinisme n'y échappe pas.

Une vue superficielle des activités en haute montagne a souvent conduit à leur associer la figure mythique de Sisyphe condamné à pousser vers le sommet d'une montagne un rocher qui inlassablement roule au bas de la pente dès qu'il le lâche.

C'est mal connaître la condition de l'alpiniste. Si l'ascension d'un sommet peut être une rude épreuve, elle n'est pas pour lui le labeur qu'elle est pour Sisyphe. Et s'il recommence, semble-t-il inlassablement, ce n'est pas pour tenter de mener à bien une tâche qu'on lui a imposée (le mythe ne dit d'ailleurs pas ce que ferait Sisyphe s'il réussissait à caler son bloc au sommet). En observant que l'alpiniste change de sommet, et donc de pente, le plus souvent possible, on comprend que le plaisir de la découverte de nouvelles voies d'ascension vient s'ajouter aux plaisirs physiques et psychologiques que procure la montée vers un sommet.

Pour trouver une autre figure mythologique plus proche de l'alpiniste, on peut s'intéresser à un problème rarement évoqué, celui posé par la joie de la descente à ski ou à pied dans les éboulis. Symboliquement, la descente devrait être toujours désespérante puisqu'elle ramène vers le monde d'en bas, qu'elle abaisse et fait cesser l'élévation vers le

sommet. Elle est pourtant bien réelle. Elle est sans doute liée aux sensations que procurent le passage de l'air sur le visage et l'impression de plonger dans le vide que l'on a côtoyé tout au long de l'ascension. A la descente, l'alpiniste se sent voler. Et quand il veut évoquer cette ivresse de la descente dans les magazines de montagne, c'est le plus souvent en montrant des photos de skieur en plein ciel. Aujourd'hui, on retrouve le plaisir du vol dans des activités comme le parapente ou le wingsuit.

L'animal totemique des alpinistes n'est pas, comme beaucoup peuvent le croire, le chamois (voir les tableaux pour touristes dans les boutiques de souvenirs des cols alpins) ou le lézard (comme le lagramuzo provençal des Lagramusas des grimpeurs du Verdon). Depuis Samivel, le totem des alpinistes est Job le choucas, l'oiseau d'altitude qui, sous le nez des grimpeurs, se joue des couloirs et des arêtes en se laissant habilement emporter par les courants de l'air. Ainsi, s'il est une figure mythique vers laquelle renvoie le choucas, ce n'est pas celle de Sisyphe mais bien plutôt celle d'Icare.

En se rendant maître du vide, comme l'oiseau, Icare symbolise l'homme qui réussit à s'élever au-dessus du « labyrinthe de l'humaine condition ». Le labyrinthe est celui de nos pensées récurrentes avec au centre « la bête en nous », le « ça » Minotaure, mi-homme mi-animal, qui nous habite et nous hante. L'humaine condition est en partie transmise par filiation, comme le rappelle le fait que le Labyrinthe a été construit par Dédale, le père d'Icare. Et pour Icare, s'échapper du Labyrinthe, c'est échapper à l'image de son père qu'il retrouve au détour de chaque couloir de sa prison, physique et mentale.

La solution qu'invente Icare est d'entrer dans la troisième dimension, puisque le labyrinthe n'a d'autre issue que celle

de son ciel. Comme dans les techniques de l'éveil, Icare découvre qu'une solution de son problème est d'entrer dans un espace où le problème cesse d'exister.

Tout dans la figure d'Icare évoque l'alpiniste, l'homme de la troisième dimension, jusqu'à la fin possible du héros qui échoue par présomption, pour avoir voulu repousser trop loin ses limites, et qui finit par perdre la vie en retombant au sol.

Valeur symbolique de l'alpinisme.

Pour beaucoup, la montagne symbolique n'est que celle décrite par les mythes et les traditions religieuses. Le fait que la pratique de l'alpinisme dans notre société occidentale est bien souvent détachée des pratiques religieuses laisse alors croire que les mécanismes symboliques y ont peu de place, voire pas de place du tout. C'est oublier que la symbolique de l'altitude et de l'ascension ne concerne pas seulement les approches spirituelles de la montagne. Elle empreint notre vision du monde de l'altitude, notre manière de ressentir toute montée vers un sommet, et surtout nos relations avec nos semblables et avec nous-mêmes. La symbolique inconsciente qui se manifeste en nous près des sommets a des conséquences psychologiques et sociologiques qui marquent profondément les rapports des alpinistes avec la société dans laquelle ils reviennent au retour de leurs ascensions.

Les associations symboliques inconscientes suscitées par une ascension tiennent en deux phrases :

- *gravir une montagne, c'est se placer au-dessus du moi social qui est resté en bas.*
- *gravir une montagne, c'est se placer au-dessus des autres.*

Cette prise de distance symbolique avec soi-même permet un regard nouveau sur les problèmes d'ordre psychologique qui hantent l'esprit de l'alpiniste.

La prise de distance symbolique par rapport aux autres, permet, elle, une confiance nouvelle. Elle a permis à d'innombrables individus « de se construire » parce qu'à un moment précis et décisif de leur existence, elle leur a permis de se sentir symboliquement « au-dessus du monde ordinaire » et des contraintes de la vie quotidienne et d'en revenir « plus fort ». Dans le film « Les sommets de la dignité » de Y. Périé présenté en novembre 2013 au cours de la Semaine du Cinéma de Montagne à Grenoble, le SDF Jafar en route pour l'ascension du Mont Aiguille, s'arrête de grimper, se tourne vers la caméra et déclare : « L'important, c'est à un moment de pouvoir voir les choses de haut ! » (35). Les choses, et donc aussi les autres. On se sent à la fois plus fort que les autres et différents des autres. Il n'y a là aucun orgueil, aucun élitisme : ce n'est pas abaisser les autres, mais se sentir soi-même plus fort.

On peut se demander, bien sûr, si, pour se « placer au-dessus des autres », il n'est pas plus simple de prendre un téléphérique ou de pratiquer le vol à voile. Ces moyens d'élévation physique n'auront jamais le même pouvoir que l'ascension d'un sommet par ses propres moyens, en toute autonomie, et en affrontant « à mains nues » les obstacles de la montagne. Cela ne signifie pas que les valeurs symboliques de l'altitude et du vide sont totalement absentes de l'expérience du touriste qui se laisse emporter vers les sommets. La vue lointaine d'une ville du haut d'une remontée mécanique, même si elle suscite d'abord le vertige, éveille en même temps un vague sentiment de supériorité. Et la mode nouvelles des « passerelles du vide »

(Aiguille du Midi à Chamonix, Lans en Vercors) tient au vieux rêve humain de maîtrise des espaces aériens.

Ajouté au sentiment de confiance que donne la maîtrise du danger, le sentiment de supériorité sur les autres que donne le regard vers le bas est précisément celui dont peut avoir besoin le jeune homme ou la jeune femme qui traverse une période d'inquiétude. Le regard vers le haut est, lui, le regard vers le père et donc vers l'assentiment de l'autorité. L'un et l'autre regards participent à la fois à la consolidation psychologique de l'alpiniste et à l'apparition de la nécessaire reconnaissance sociale.

D'un point de vue sociologique, ce sentiment de domination – d'un côté "je domine", de l'autre "je suis dominé" – à des conséquences très fortes sur la place des alpinistes dans l'imaginaire collectif. L'image de l'alpiniste dans le grand public est chargée d'ambivalence. Perçu comme au-dessus des autres, il est admiré. Il est un être supérieur qui part vivre sur les sommets des expériences jugées impossibles. Mais en même temps on le perçoit comme quelqu'un qui regarde les autres de haut. Son attitude est jugée hautaine. On l'accuse d'élitisme. Et l'on se dit que sa chute éventuelle sera toujours aussi bien physique que morale.

Aspects créatifs de l'ascension

La montagne permet de plus de découvrir une pratique par essence créative, que l'on soit traceur de premières ou « interprètes » de voies déjà tracées. Les prises de rocher utilisées par le grimpeur sont comme les notes d'une partition qu'il interprète. S'il est un ouvrier de nouveaux itinéraires, il connaît les joies du compositeur. S'il est un répétiteur de voies connues, il ressent cette impression de récréation de l'oeuvre interprétée que connaissent bien les musiciens.

Cet aspect créatif a souvent fait dire que l'alpinisme, plus qu'un sport, est d'abord un art. Déjà en 1914, l'alpiniste anglais George Mallory comparait l'alpiniste à un artiste (36). Et plus près de nous l'écrivain alpiniste René Daumal définissait l'alpinisme comme « l'art de parcourir les montagnes en affrontant les plus grands dangers avec la plus grande prudence. On appelle ici art l'accomplissement d'un savoir dans une action. » (37)

Comme dans tous les arts, il existe en alpinisme des chefs-d'oeuvre. Les alpinistes parlent de belles ou de moins belles voies. Certains itinéraires sont connus comme de grandes réalisations qui ont fait la notoriété de leurs auteurs.

Si l'on se souvient que la question du lien entre la créativité et la folie, entre l'art et la souffrance psychique est une vieille question (les chefs-d'oeuvre de bon nombre de grands artistes ont fini par masquer leurs problèmes psychologiques), on peut avoir l'impression d'être ramené au problème de la place des troubles affectifs dans l'alpinisme. La haute montagne n'est-elle décidément rien d'autre qu'un « hôpital de jour » ?

Est-ce une folie d'aller risquer sa vie en montagne ?

La réponse est que non, la montagne n'est pas qu'un terrain de jeu pour névrosés désespérés. Les fous de l'altitude, les « serial climbers », que se complaisent à décrire les médias et les histoires de l'alpinisme, ne doivent pas cacher les nombreux pratiquants qui ont su trouver en altitude un bel équilibre, à la fois sur le rocher et dans leur tête.

Cette aide symbolique apparaît dès les premiers pas en montagne, voire sur un quelconque mur d'escalade. L'élève que le professeur d'éducation physique a souvent emmené grimper sur le mur d'escalade du gymnase, a toujours dû lever la tête pour parler à son professeur et plus encore

pour le regarder grimper en premier de cordée. Un jour vient où le professeur le juge bon grimpeur et lui propose de passer en tête de cordée à son tour. L'élève parcourt la voie, et au moment d'en atteindre le sommet, il se tourne vers le professeur et les autres élèves qui l'applaudissent. Pour regarder son professeur, pour la première fois il lui faut baisser la tête. Lui, l'enfant, est devenu symboliquement supérieur à l'adulte qui le commandait. Et les applaudissements lui disent l'admiration du groupe qu'il perçoit comme une belle reconnaissance sociale.

Vainqueur de son ascension, soudain haut au-dessus des autres, il se sent plus fort que jamais. Et dans son esprit apparaît un rêve nouveau, un rêve de nouvelles escalades plus lointaines et de conquête du monde. Il ne sait pas qu'il vient de retrouver au fond de lui le « regard d'Adam » (38), celui que dans des jours très lointains les premiers hommes ont porté sur un monde nouveau qui s'ouvrait devant eux, un monde vide de toute présence humaine.

Expérience de l'altitude et bonheur de la création : ce sont là les deux caractéristiques de l'alpinisme qui contribuent à sa richesse, lui donnent sa spécificité, et en font d'abord un bel outil de développement personnel, puis une belle source d'émerveillements et de satisfactions intimes. La conquête de l'inutile n'est pas inutile.

Bibliographie

1) *De la sincérité en littérature alpine*, G. W. Young, texte paru en 1955 dans *Berge der Welt* et traduit en français par Micheline Morin et Jacques Tessier du Cros dans la *La montagne et alpiniste* en décembre 1957

(2) Alain Ghersen, dans son mémoire de Master 2 en Sciences humaines et sociales, mention Philosophie, de 2012 à Grenoble, *Risque et alpinisme: une tentative de constitution philosophique de l'Homo Alpinus*.

(3) *Les brodequins du soleil*, Jean-Marie Choffat, nouvelle édition aux éditions Tensing, 2013. Voir aussi son livre aux éditions du Belvédère *La vie à pleines mains*, 2013.

Pour Olivier Weber, voir le portrait réalisé par Fabrice Lardreau dans la revue *La Montagne et Alpinisme*, 3, 2014.

(4) *Paris, camp de base*, Sophie Cuenot et Robert Paragot, Editions Guérin, 2010.

(5) *Neige et roc*, Gaston Rébuffat, librairie Hachette, 1959.

(6) *Zénith*, Pierre Daloz. Republié dans la *Petite bibliothèque du montagnard*, Yves Ballu, Champs classiques, Flammarion, 2013.

(7) *A mes montagnes*, Walter Bonatti, Arthaud, 1962.

(8) Reinhold Messner au cours d'un débat dans le cadre du festival du film de montagne de Trento en Italie dans les années 1990.

(9) *Libres comme l'air*, Bernadette McDonald, éditions Névicata, 2014.

(10) *Camp 4: Recollections of a Yosemite Rockclimber*, Steve Roper, Mountaineers Books, 1998.

(11) *Pierre Béghin, l'homme de tête*, François Carrel, éditions Guérin, 2014.

- (12) *Erhard Loretan, une vie suspendue*, Charlie Buffet, éditions Guérin, 2013
- (12 bis) *La traversée des Alpes, essai d'histoire marchée*, par Antoine de Baecque, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2014.
Pensées en chemin, ma France des Ardennes au pays basque, Axel Kahn, Editions Stock, 2014
- (13) *Pourquoi j'aurais dû mourir en montagne ?*, par Emmanuel Ratouis, éditions Tupilak, 2007. Du même auteur : *Nos accidents ont-ils un sens ?*, aux éditions Tupilak-Les Méandres, 2013.
- (14) - *L'un est l'autre, des relations entre hommes et femmes*. Elisabeth Badinter. Ed. Odile Jacob, 1986
- (15) *Nil, sauve-toi !*, Jean-Michel Asselin, éditions Glénat, 1996.
- (16) *La sortie des cimes*, Marc Batard, éditions Glénat, 2003.
- (17) Jeune issu des cités du 93, Nadir Dendoune a gravi l'Everest sans aucune expérience de l'alpinisme. Il a raconté cette aventure dans *Un tocard sur le toit du monde*, paru aux éditions JC Lattès en 2010. Il était interviewé dans le cadre de la rencontre littéraire de Fontaine en Montagne, en Isère, en 2013.
- Sans le savoir, et parce que les relations avec les femmes constituent pour les hommes l'un des problèmes difficiles de la vie sociale, N. Dendoune illustre très bien une hypothèse de la neuropsychologie connue sous le nom d'hypothèse du cerveau social. Elle explique en partie le développement en volume du cerveau humain par les contraintes neurophysiologiques de la vie sociale. « Le fait de vivre dans des groupes aux liens sociaux complexes pose plus de problèmes qu'avec le monde physique [...] L'information sur les relations sociales demande des capacités de traitements supplémentaires ainsi que des spécialisations adaptées, ce qui n'est pas le cas des autres capacités cognitives » (mentionné dans le livre de Michael Gazzaniga « *Le libre arbitre et la science du cerveau* », Odile Jacob, 2013)
- (18) *Si un jour...*, poème de Roger Duplat publié dans *Himalaya passion cruelle*, de J.J. Languépin, Flammarion éditeur, collection *L'aventure vécue*, 1955.

(18 bis) Sylviane Tavernier dans Montagne Magazine, n° 162, p.29. Citée par Jean Corneloup en 1995 dans *Le masculin et le féminin en escalade*, Les actes du colloque international "Sport, culture et tradition", sous la direction de C. Pigeassou, pp. 321-33

(19) *Théorie du voyage*, Michel Onfray, Le livre de poche ; 2007

(20) Voir à ce sujet les travaux pionniers de Benjamin Libet aux USA, ou plus proches les travaux de Michael Gazzaniga « *Le libre arbitre et la science du cerveau* », Odile Jacob, 2013

(21) De nombreux travaux ont été consacrés à cette question. Voir l'article très récent

<http://www.lefigaro.fr/vox/societe/2014/08/28/31003-20140828ARTFIG00270-mortelle-randonnee-comprendre-la-fascination-moderne-pour-les-sports-extremes.php>

(22) *Kiss or kill : confessions of a serial climber*, Mark Twight, The Mountaineers Books, 2002

(23) Stéphanie Bodet, dans sa préface du livre de Steph Davis, *Le choix du vide*, éditions du Mont-Blanc, 2013

(24) À ce propos, voir l'ouvrage *Cimes, extase et sports de l'extrême*. Rob Schulteis. Ed. Albin Michel, 1988. Voir aussi : *Les Visionnaires*. Doug Robinson. Revue La Montagne et Alpinisme du Club Alpin Français, repris dans la revue Altitudes n°3, Ed. Libris à Grenoble.

(25) François Mauriac dans un article paru dans *Les Nouvelles Littéraires*, le 14 Décembre 1950, et repris par Yves Ballu dans sa *Petite bibliothèque du montagnard*, Champs classiques, Flammarion, 2013 : « ... comme si c'était déjà devenir meilleur que de s'éloigner des lieux bas, et comme si l'accablement physique que l'homme qui tente une ascension périlleuse comportait une purification, un rachat ».

(26) Voir par exemple le débat organisé à Annecy le 17 Octobre 2014 au profit de l'association TDAH avec l'alpiniste Christophe Dumarest sur le thème « *La montagne, un pas vers l'estime de soi* ». <http://www.sejour-pour-tda.fr>

(27) *L'euphorie des cimes*, Anne-Laure Boch, éditions Transboréal, 2008 et 2014.

(28) *Passions du risque*, David le Breton, Éditions Métailié, 1991.

(29) *Recouvre-le de lumière*, Alain Montcouquiol, éditions Verdier, 1997

(30) À ce propos, voir les travaux de F. Varela, en particulier dans son *Invitation aux sciences cognitives*, Poche, 1996. Dans *Autonomie et connaissance, essai sur le vivant*, (Editions du Seuil, 1989) il écrit : « A toutes les étapes de nos activités cognitives, "il n'y a aucun sens privilégié du flux d'information; le système est organisé sous forme d'un réseau, et il y a une convergence et une cohérence de toutes les parties concernées [...] Par conséquent, notre attention doit se centrer non sur un flux d'information, mais sur ce qui permet **l'émergence** des cohérences internes dans un réseau de spécifications mutuelles. »

(31) *Une étude de la multimodalité en psychologie et en neurobiologie. In Coopération entre modalités et liage par synchronie dans les interfaces multimodales*, J.C. Martin, thèse au laboratoire LIMSI, 1995. Voir sur le site du LIMSI.

(32) Pour une introduction à cette neurologie de la conscience, voir par exemple l'article « *Traquer les signes de la conscience* » de Gautier Cariou paru dans la Recherche, n° 493, Novembre 2014

(33) *L'émergence des symboles*. John Stewart (Unité d'Immunologie, Institut Pasteur). Pp. 51-61 in : *Formation des symboles dans les modèles de la cognition*. B. Amy, J-C. Chappelier, A. Grumbach et B. Orsier, CNRS, Grenoble, Juin 1993

(34) *Hommes, cimes et dieux*. Samivel. Ed. Arthaud. Voir en particulier page 318, le tableau montrant les métaphores courantes de la langue. Voir aussi les travaux de Mircea Eliade : *Images et symboles*, et *Aspects du mythe*. Ed. Gallimard

(35) *La Lettre de l'OPMA*, n° 33, février 2014, Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme, Grenoble, disponible à l'adresse

<http://www.cafgo.org/spip.php?rubrique80>

(36) *The mountaineer as artist*, George Mallory, The Climber's Club Journal, 1914.

(37) *Le Mont Analogue*. René Daumal. Ed. Gallimard, 1981

(38) *Le regard d'Adam*, B. Amy. In *La réponse des hauteurs*, nouvelles parues en 2004 aux éditions Libris

(39) Voir les nombreuses interviews d'alpiniste, ou les campagnes pour la promotion de la « Montagne espace de liberté ».